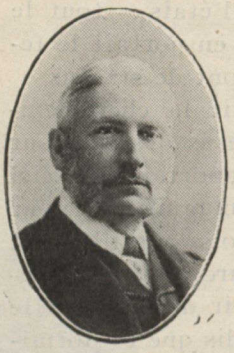
Lettre inédite d'Octave Crémazie



M. Ernest Gagnon.

Il y avait un peu plus d'un an qu'Octave Crémazie avait quitté le Canada lorsque cette lettre fut remise à son destinataire, M. Ernest Gagnon, par l'un des frères du poète. On croyait alors à Québec que le malheureux exilé s'était réfugié soit en France, soit au Chili.

1er avril 1864.

Mon cher monsieur Gagnon,

J'ai bien reçu en leur temps les deux lettres que vous m'avez écrites. Si je ne vous ai pas encore répondu, il faut s'en prendre à ma pauvre tête qui, jusqu'à ces derniers jours, a été constamment malade. Les inquiétudes, les fatigues et les douleurs des deux dernières années de mon séjour à Québec avaient tellement fatigué mon cerveau qu'il m'a fallu un long repos, trop souvent interrompu par des douleurs aiguës, pour le faire revenir à son état normal.

Grâce à Dieu, maintenant je suis bien et j'espère pouvoir bientôt me livrer à un travail régulier. Je vous remercie des bonnes et consolantes paroles que vous m'adressez. A celui qui vit dans l'exil, toute voix qui vient du ciel natal apporte avec elle un écho de la patrie ; mais quand cette voix est, comme la vôtre, celle d'un ami, ce n'est plus seulement un écho, c'est la voix même de la patrie qui vient consoler et charmer mon isolement.

Vous vous souvenez sans doute de ce mot de Lamennais: "L'exilé partout est seul". Il m'est donné hélas! depuis près de deux ans, de me convaincre chaque jour, par moi-même, de l'amère vérité de cette parole.

J'ai reçu dans ma retraite plusieurs livraisons du "Foyer Canadien". J'ai lu avec un grand plaisir la vie de Mgr Plessis par M. Ferland. Ce qui me frappe, c'est de ne pas voir poindre de nouveaux écrivains. Pourtant, il me semble qu'au milieu de tous les jeunes gens de Québec, il doit nécessairement se trouver quelques beaux talents. Si ma mémoire me sert bien, c'est moins pour les écrivains déjà connus que pour les jeunes talents qui n'ont pas encore osé ou qui n'ont pas encore eu l'occasion de se produire, que le "Foyer Canadien" a été fondé. Pourquoi donc est-ce toujours la "vieille garde" qui monte à l'assaut ?

Faites-vous toujours des correspondances pour le "Courrier du Canada"? Il me semble que mes frères m'ont dit que M. Aubry n'était plus le rédacteur de la feuille de M. Brousseau. Qui donc l'a remplacé?

M. Casgrain a-t-il quelque nouveau livre sur le chantier ?

M. Fiset fait-il encore des vers en soupirant d'amour, ou soupire-t-il sans faire de vers ?

Ce jeune poète de tant d'avenir, M. L.-H. Fréchette, continue-t-il toujours de réaliser les promesses de ses débuts ?

Le jeune Garneau fait-il quelque nouveaux poèmes ?

Je vois que M. Lajoie continue son Jean Rivard. Tant mieux ; c'est un beau livre et une bonne action que le travail de M. Lajoie.

Est-ce que l'on n'a pas commencé, à Montréal, la publication d'un nouveau recueil littéraire intitulé: "La Revue Canadienne" ? Est-ce bien fait ?

Le second volume de l'Histoire du Canada, par M. Ferland, est-il paru?

Comme vous avez eu la bonté de me dire dans vos lettres que vous m'écririez de temps en temps, je me permets de vous adresser toutes ces questions. Bien qu'éloigné du Canada je m'occupe avec intérêt du mouvement littéraire de ma patrie, et ce sera un des bons souvenirs de ma vie d'avoir eu le bonheur d'apporter ma toute petite pierre à l'édifice de notre jeune littérature.

Serez-vous assez bon de me renseigner sur les progrès des lettres et des arts dans notre pays, sur ces progrès auxquels vous avez déjà attaché votre nom?

C'est avec douleur que j'ai appris la maladie de M. Ferland. Ce serait une perte immense, je ne dis pas seulement pour la littérature canadienne, mais encore pour la littérature américaine que la mort de cet homme d'un talent si vrai, si beau, si modeste et si sympathique. Espérons que la Providence voudra bien le conserver encore longtemps pour la gloire de l'Eglise et des lettres canadiennes.

Présentez, je vous prie, mes respects à Madame Gagnon ainsi qu'à M. le docteur Nault et toute sa famille. Quand vous en aurez le temps, écrivez-moi. Cela me fait tant de bien de recevoir des nouvelles du pays.

Tout à vous,

O. CREMAZIE.

La veillée de Noël... A l'heure sainte où Jésus dans ses langes descendit pour souffrir... il faut prier pour ceux qui souffrent sans secours. Vous avez, quand il neige, un grand feu qui pétille, des vêtements bien chauds, des fruits et du bon pain, mais les pauvres n'ont pas de gai foyer qui brille, ils sont nus, et souvent ils souffrent de la faim.

Les millions et les millions de petites mains qui se tendent vers la crèche à cette époque, ne sont-elles point là pour rappeler en quelque sorte aux incroyants que leur jugement erroné doit se briser contre la vérité brillante qui, le jour de la Noël illumine nos demeures. Comme on le voit, la Noël est de toutes les fêtes celle que l'humanité préfère — la jeunesse parce qu'elle lui représente des étrennes, des cadeaux de toute sorte ; l'âge mûr, parce qu'elle lui donne l'assurance de la continuation de l'âge d'or spirituel.